

RWANDA 94

Dossier de production Janvier 1999 - avril 2005

PRIX DU THEATRE (2000)
PRIX MICHELE FABIEN DE LA RECHERCHE DE LA SACD (2000)
PRIX OCE (2001)
PRIX SPECIAL DU SYNDICAT DE LA CRITIQUE FRANCAISE (2001)
PRIX DE LA MEILLEURE PRODUCTION ETRANGERE, ACADEMIE QUEBECOISE
DU THEATRE (2002)
COQ DE CRISTAL (2003)
PRIX L'ASSOCIATION NATIONALE DES CRITIQUES ITALIENS
POUR LE MEILLEUR SPECTACLE ETRANGER DE LA SAISON 2004/2005

SAISON 1999/2000

- A **Avignon** - Au Festival d'Avignon Du 21 au 26 juillet 1999
- A **Liège** (Théâtre de la Place) Du 20 au 25 mars 2000
- A **Bruxelles** (Théâtre National de la Communauté Wallonie-Bruxelles) Du 31 mars au 7 avril 2000
- A **Villeneuve-d'Ascq** (La Rose des Vents) Du 27 au 29 avril 2000
- A **Cherbourg/Octeville** (Théâtre de la Butte - Création de la petite forme) Le 9 mai 2000
- A **Marseille** dans le cadre du Congrès de l'Institut International du Théâtre (sous l'égide de l'UNESCO **Projet Utopie 2000**) Le 16 mai 2000
- A **Bonn** - A la Bonner Biennale 2000 Les 22 et 23 juin 2000

SAISON 2000/2001

- A **Limoges** - Aux Francophonies Théâtrales en Limousin Les 29 et 30 septembre 2000
- A **Calais** (Le Channel - Petite forme et conférence) Les 8 et le 9 décembre 2000
- A **Rungis** (Paris - Théâtre de Rungis) Les 19, 20, 21, 26, 27, 28 janvier 2001
- A **Mouscron** (Maison de la Culture - Petite forme) Le 20 février 2001
- **Braine-Le-Comte** (Maison de la Culture - Petite forme) Le 8 mars 2001
- A **Genève** (Comédie de Genève) Du 15 au 17 mars 2001
- A **Mons** (Théâtre Royal) Le 28 mars 2001
- A **Rouen** (Théâtre Maxime Gorki/Scène Nationale) Les 10 et 11 mai 2001
- En **Guadeloupe** – Au Festival des Abymes Les 24 et 25 mai 2001
- A **Montréal** - Au Festival de Théâtre des Amériques Du 1^{er} au 3 juin 2001
- A **Québec** (Grand Théâtre) Le 7 juin 2001

SAISON 2001/2002

- A **Angoulême** (Théâtre d'Angoulême/Scène Nationale) Les 22 et 24 février et les 1er et 3 mars 2002
- A **Sartrouville** (Théâtre de Sartrouville/Centre Dramatique National) Les 9 et 10 mars 2002
- A **Angers** (Nouveau Théâtre d'Angers/Centre Dramatique National) Les 22 et 23 mars 2002
- A **Louvain-la -Neuve** (Théâtre Jean Vilar) Du 17 au 21 avril 2002
- A **La Roche sur Yon** (Scène Nationale) Le 27 avril 2002
- A **Bruxelles** (Théâtre National de la Communauté Wallonie-Bruxelles/ Halles de Schaerbeek) Du 7 au 11 mai 2002
- A **Cavaillon** (Scène Nationale) Le 18 mai 2002
- A **Amiens** (Scène Nationale) Les 25 et 26 mai 2002

SAISON 2002/2003

- En **Italie** : Udine - Au Mittelfest Le 28 juillet 2002
- A **Paris** (Grande Halle de la Villette) - Au Festival des Cultures Urbaines Du 9 au 11 novembre 2002

SAISON 2003/2004

- Au **Rwanda** (10^{ème} Commémoration du Génocide) Avril 2004
Kigali, Butare et Bisesero

SAISON 2004/2005

- En Italie (Milan, Turin, Reggio Emilia, Rome, et Palerme) Du 10 septembre au 11 octobre 2004
- Au Théâtre de la Place (Liège) Les 7, 8 et 9 avril 2005

UNE PRODUCTION DU GROUPOV en coproduction avec le Théâtre de la Place, Bruxelles/Brussel 2000, Ville européenne de la Culture et le Théâtre National de la Communauté Wallonie-Bruxelles.

AVEC L'AIDE du Ministère de la Communauté française, Direction Générale de la Culture, du Commissariat Général aux Relations Internationales de la Communauté française de Belgique (CGRI), de Théâtre et Publics asbl, de la Rose des Vents Scène Nationale de Villeneuve-d'Ascq, de la Fondation Jacquemotte, de l'Agence de la Francophonie et de la Coopération belge au Développement (DGCI), de la Commission Internationale du Théâtre Francophone (CITF) et de l'Office National de Diffusion Artistique (ONDA).

AVEC LE SOUTIEN du Département des Affaires Internationales du Ministère de la Culture et de la Communication (France) et du Conseil des Arts du Québec et du Canada.

Sommaire

I. Générique

II. Préambule

III. Prolégomènes

IV. Musique

II. Préambule

Le 6 avril 1994, d'un tir de roquettes, l'avion du Président rwandais Juvénal Habyarimana est abattu au-dessus de la capitale Kigali. Dans les minutes qui suivent le crash, les premiers coups de feu retentissent, les barrages se mettent en place, les exécutions commencent. Le troisième génocide du siècle vient de débiter. Pendant trois mois, les Tutsi du Rwanda seront systématiquement massacrés, de nombreux Hutu du Sud et des opposants seront également assassinés. Les estimations des organismes ayant réellement enquêté sur le terrain donnent 800.000 à plus d'un million de victimes - ceci, au vu et au su du monde entier. L'Occident ne s'émut que lors de l'exode des populations hutu et de l'intervention très controversée de la France.

Note d'intention

D'abord, il y eut la révolte. Le hurlement devant l'horreur, puis le soulèvement de tout l'être devant l'indifférence générale. Vinrent ensuite la colère, parfois la rage, devant les mensonges, la désinformation savamment orchestrée, l'acharnement contre les victimes et leurs amis. Enfin l'écœurement, la nausée, à la découverte chaque jour plus patente que du génocide à la protection des assassins, du boycott économique des damnés de la terre au dénigrement médiatique de tous leurs efforts, n'était à l'œuvre nul aveuglement occidental mais la même politique clairement définie depuis des décennies, impitoyable mais parfaitement sûre d'elle-même.

Cette révolte ne s'épuise pas. Mais la révolte ne suffit pas, l'exposé des faits et leur analyse non plus. Le million d'enfants, de femmes et d'hommes, torturés, violés, massacrés, puis insultés, niés, effacés exige de nous un effort plus grand. L'art du théâtre également, puisque aussi bien, en notre état nous n'avons guère d'autres ressources que la scène.

Ce spectacle, en préparation depuis près de quatre ans, verra le jour au printemps 2000 au Théâtre de la Place à Liège.

III. Prolégomènes

Depuis les années 90, le Groupov, sous l'impulsion de Jacques Delcuvelier, s'est attelé à un travail autour de la "question de la vérité" : la confrontation à des auteurs qui assumaient l'existence d'une vérité et le dialogue de leur poétique dramatique avec cette conception.

Ainsi ont été représentés en Communauté française de Belgique de même qu'à l'étranger : "L'ANNONCE FAITE A MARIE" de Paul Claudel, "TRASH, A LONELY PRAYER" de Marie-France Collard et "LA MERE" de Bertolt Brecht. S'il y a quelque chose qui définit ces trois spectacles d'une manière rapide mais non pas réductrice, c'est la tentative d'une réponse à la question de la souffrance humaine. Chez Claudel, il y a une réponse chrétienne : la souffrance a un sens transcendant. Il s'agit d'une vision du monde où la souffrance s'inscrit dans une économie du salut, signe et instrument de la relation entre la créature et le créateur. "TRASH, A LONELY PRAYER" est centré sur les liens extrêmement complexes qui unissent la souffrance, la violence, la mort et le désir sexuel. Dans leur dimension la plus intime, la plus interdite, la plus individualisée, mais aussi comme forces fantasmatiques au travail dans le champ du politique ou de la recherche scientifique (bio-génétique, par exemple). Avec "LA MERE", chez Brecht, la conception matérialiste et dialectique présente la souffrance humaine comme résultant de causes que les hommes peuvent connaître, donc transformer et dans cette lutte pour les changer se transformer eux-mêmes.

Le projet sur le génocide au Rwanda s'inscrit évidemment dans la continuité de cette démarche. Il en est, en quelque sorte, le quatrième volet. Une telle concentration de violence interroge, de manière virulente, le sens de la souffrance. Dans le prolongement du travail sur "LA MERE" de Bertolt Brecht, nous engageons un effort déterminé qui tente de dépasser le constat et la déploration. C'est là une prise de risque dont nous n'avons cessé, ces quatre années, de mesurer les dangers. Mais, quand il est saisi par des questions de cette nature (guerres, génocides, géostratégie), le théâtre peut-il se dérober à l'invitation de Godard (citant Brecht), selon laquelle on ne peut se contenter de "montrer des choses vraies", mais tendre à découvrir "comment sont vraiment les choses ?"

Il nous fallait d'abord savoir et comprendre¹

Nous tenons pour malaisante l'assertion des "sages" selon laquelle l'horreur est inconnaissable et que l'analyse des causes qu'on peut repérer à son avènement, s'avère toujours impuissante à en rendre compte réellement.

Cette position a beaucoup été soutenue pour le génocide des Juifs. D'un côté, on diffuse à une échelle sans précédent le témoignage des rescapés, les images du crime, les descriptions de la machine de mort et de ses ingénieurs, dans l'intention hautement proclamée de prévenir les jeunes générations du retour de l'innommable, de l'autre, on rejette la possibilité même de comprendre et d'analyser rationnellement le phénomène. Il résulte de cette double attitude une fascination morbide extrêmement douteuse. On constitue une action humaine en preuve insondable d'une métaphysique du mal, et la responsabilité s'en partage entre un "fou", Hitler, et "l'homme ordinaire": ceux qui l'ont élu, ceux qui ont cru en lui, ceux qui ne voulaient pas savoir, ceux qui savaient mais n'ont rien fait, ceux qui lui ont facilité le travail, ceux qui ont directement participé, etc. En ayant décrété d'emblée comme inappropriées, voire au mieux comme "réductrices", les approches économiques, politiques, scientifiques du génocide, il ne reste plus que le diable et la part obscure que chacun porte en soi. L'événement commence ainsi à échapper à l'histoire, il entre dans le domaine de la lutte éternelle du bien et du mal, c'est presque dire qu'à vouloir en prévenir le retour de cette façon, on annonce déjà la résurgence du monstre.

Ce type d'approche existe également à propos du Rwanda. Moins intellectuellement élaborée que dans le cas du génocide des Juifs, pour des raisons évidentes, mais peut-être bien plus partagée par l'opinion publique. Au fatalisme idéaliste se mêle ici un vieux fond de racisme: la sauvagerie nègre ancestrale resurgirait dès que le colonisateur tourne le dos. Les médias ont conforté cet "apriorisme" en présentant systématiquement le génocide comme une guerre ethnique. Que l'examen des faits et l'analyse des ethnologues contredisent fondamentalement cette "interprétation" n'impressionne guère ceux qui en sont partisans : il ne s'agit pas de chercher la vérité mais de "prouver" ce qu'on tient d'avance pour certain. Au terme de ces années d'étude et d'enquête, nous pouvons provisoirement conclure :

a) Le génocide au Rwanda est un fait

Il faut, hélas, rappeler que cette vérité a été et demeure attaquée. En mai 1994, alors qu'il y avait déjà des centaines de milliers de morts, une intense bataille diplomatique se menait dans les coulisses de l'ONU, à la seule fin d'empêcher que cette boucherie ne soit qualifiée de "génocide". Ceux qui avaient armé le régime assassin et continuaient à le soutenir, s'y opposaient pour des raisons parfaitement claires, puisque reconnaître un génocide implique de désigner des génocidaires; d'autres s'appliquaient à retarder la reconnaissance du fait par peur des conséquences (on sait que désormais la qualification officielle de "génocide" par l'ONU contraint en principe les états membres à intervenir immédiatement et par tous les moyens).

¹Les textes qui suivent sont une synthèse extrêmement ramassée de la "note d'intention" rédigée en octobre 97 par Marie-France Collard et Jacques Delcuvelier. La version complète est disponible sur demande au Groupov.

Depuis 1994, les mêmes protecteurs du régime génocidaire ont développé diverses théories, visant toutes à nier le crime planifié, organisé, exécuté systématiquement, pour faire du génocide un crime de guerre "ordinaire", explicable avant tout par la lutte avec le FPR, voire provoqué par lui². Ces milieux ne se contentent pas de théorie, ils sont également le refuge et le soutien matériel des assassins, en Europe et en Afrique.

A l'exception de ces groupes de pression, avant tout français, belges et parfois ecclésiastiques, la communauté internationale a reconnu les événements de 1994 comme un génocide, et c'est pour nous une vérité incontestablement établie : Le génocide rwandais est un fait singulier.

Le génocide rwandais présente les traits communs à ces horreurs longuement préparées et systématiquement menées, mais également des traits spécifiques.

- *son extrême intensité* : environ un million de personnes ont été massacrées en trois mois... Dans leur immense majorité, par des moyens artisanaux, sans recours à aucune arme de destruction de masse. C'est là un "travail" (comme disait Radio Télévision Mille Collines), nécessitant un effort et un rythme d'une rare violence. L'obtention d'un tel résultat a nécessité le concours d'une grande masse d'assassins oeuvrant sans relâche.

Le génocide rwandais a mis "au travail" toutes les catégories de la population : politiciens, militaires, gendarmes, intellectuels, médecins, infirmières, journalistes, enseignants, étudiants, ouvriers, paysans, écoliers, ménagères, enfants. L'incrédulité que cela provoque chez certains européens et sur laquelle s'appuient les "historiens" révisionnistes, séides de l'ancien régime, provient, *entre autres*, de leur méconnaissance du degré extrêmement poussé de l'organisation et de l'encadrement des individus au Rwanda, où chacun dépend étroitement de plusieurs pouvoirs et fait l'objet d'un contrôle attentif. Chaque niveau, commune, secteur, cellule, a un responsable qui informe, surveille, commande. Imaginons la France ou la Belgique divisée en unités de dix maisons, avec un "fonctionnaire" qui les anime, fait des rapports, favorise ou condamne... Souvenons-nous aussi que, pendant une longue période, tout Rwandais était *de naissance* membre du parti politique d'Habyarimana... Quand, depuis trente-cinq ans, une société aussi encadrée repose sur l'éducation perpétuelle à la discrimination et à la haine, cela constitue une machine de mort d'une puissance incalculable.

- *son extrême férocité* : les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards, ne furent pas seulement exterminés, mais violés, torturés, dépecés, brûlés vifs, jetés dans les latrines; on a obligé des maris à tuer leurs femmes et des parents à assassiner leurs enfants. Quand on parle de cette indéniable férocité, il importe toujours de rappeler qu'elle ne correspond pas à une "explosion de violence", une "orgie sanguinaire", et autres stéréotypes. Le déchaînement de ces forces a été minutieusement orchestré, les listes des victimes soigneusement établies, les armes collectées et réparties, les entraînements bien encadrés. La férocité a manifesté la haine, la déshumanisation des victimes, mais nullement le chaos.

²Parce que des enjeux politiques immédiats continuent d'y être liés, le négationnisme s'est développé avant même la fin de la guerre. Il connaît diverses formes où l'odieux le dispute à l'insensé : massacres "préventifs" limités, représailles, "double génocide", etc.

-son caractère national : ce n'est pas le génocide des Indiens, ou celui des Arméniens, ou celui des Juifs et des Tziganes de l'Europe entière par les Allemands. Les assassins parlaient exactement la même langue, avaient la même patrie et la même religion que leurs victimes. Ce n'est pas un envahisseur étranger, mais souvent un voisin, un ami, un parent qui a tué. Il ne s'agit même pas de l'élimination d'une "minorité nationale", car dans tous les pays du monde cette distinction implique une autre culture, un autre idiome, souvent d'autres dieux. Rien de tout cela ne différenciait bourreaux et suppliciés. Au reste, il faut chaque fois rappeler que si les Tutsi étaient visés dans leur totalité, d'innombrables Hutu, opposés au régime ou simplement au massacre, furent également assassinés.

De telles caractéristiques impliquent une évidence : *on n'en vient pas là sans une haine si profonde qu'elle pulvérise tous les interdits, et une telle haine -sans doute, comme toujours, fruit d'une grande crainte et d'une grande frustration- ne peut se développer rapidement, il lui faut de longues années pour s'alimenter, croître, exploser.*

Quel processus a pu engendrer puis développer une haine capable de produire une pareille atrocité ? C'est sur cette question que nous avons largement lu, étudié, organisé rencontres et conférences, et enfin mené trois voyages d'enquête au Rwanda, de plusieurs semaines chacun. Notre création tente de trouver les formes dans lesquelles la complexité de la genèse du phénomène s'illustre tout en interpellant notre responsabilité.³

³ Une synthèse de notre exploration de cette question se trouve dans la "note d'intention" originelle du spectacle (pp. 11 à 29). La version complète est disponible sur demande au Groupov.

IV. Musique

Grâce à une étude approfondie entamée par Jacques Delcuvellerie et Marie-France Collard, il est devenu évident pour moi que ce sujet soulève une des grandes questions de notre siècle. Le génocide est une invention récente de l'être humain. Pouvoir comprendre sa raison d'être serait une façon de mettre en question nos propres attitudes vis-à-vis du racisme et d'assainir notre futur. J'ai envie de dire ici qu'en chacun d'entre nous existe le démon du racisme et ce spectacle pourrait peut-être nous aider à l'exorciser.

Parallèlement à la compréhension du mécanisme génocidaire rwandais, je découvre la culture rwandaise. Par son isolement géographique, son "art de vivre" ainsi que sa musique se différencient du reste de l'Afrique Centrale. On dirait que le haut plateau et ses mille collines ont rendu les rythmes et les mélodies plus douces et plus mélancoliques. Il y a dans la musique rwandaise un contrepoint mélodique que je n'ai jamais entendu ailleurs. Cela m'a surpris car ces qualités me sont très chères dans ma propre musique. Une autre connivence est l'importance de la transmission orale (tellement dévalorisée chez nous, même si elle existe bel et bien) un élément essentiel dans la pédagogie que je propose pour l'improvisation musicale. J'espère que mes collègues rwandais vont l'apercevoir.

Le trio à cordes, la clarinette et le pianoforte constituent l'instrumentation. Ce choix délibéré évoque pour moi une sorte de quintessence du son européen à la grande époque coloniale de l'Afrique Centrale. Viennent deux voix féminines qui devraient être parfois comme les anges gardiens ou parfois les voix "off" (ceux qui font le commentaire non-intéressé). La chanson est la base du rapport entre la voix chantée et la parole. Pas question d'art lyrique ici mais de la parole chantée et comprise. La chanson va servir de base aux improvisations comme dans notre musique de la tradition orale occidentale, le jazz. La chanson va créer les liens avec la musique rwandaise. La chanson est le "terrain neutre" qui permet d'échanger les sons et de jouer ensemble, avec les airs rwandais traditionnels ou récents. Dans l'espoir du son d'une nouvelle musique, non pas de "fusion", mais de communication fervente et de respect mutuels.

Garrett List

Le Groupov asbl – Centre expérimental de culture active
Rue Ransonnet 2 – 4020 Liège – B
Tél : + 32 (0) 4 253 61 23
E-mail : info@groupov.be